



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :

BOITE A LYON
RUE DE CONDÉ, 39.

Une perquisition chez Guignol

C'est pas gueur possible que nous soyons en republique! Vrai, on te vous mène les pauvres canezards comme en 1830 et en cinquante deusse; on n'en fait pas plus de cas que s'y z'étaient de crottes de chien ou ben des marchands de pattes.

Tez, je vas vous débobiner ça que m'esse arrivé ces jours darniers; et c'est pas drôle, allez, les gones!

Adonque, pour commencer par le commencement, je m'étais jeté à bas du pucier, à la piquette du jour, pour me mettre à l'ouvrage: je m'étais mis sus mon mequier journalistique et



je n'étais en train de vous tramer une pièce si tant chenuse que vous en seriez reliché les cinq doigts et le pouce. Je disais comme ça, que les bargeois devaient pas faire la trogne aux canezards, que les canezards devaient pas tant beletter après les piastres des bargeois, et celeri et celera, enfin tout plein de belles choses qu'y paraît que ça s'appelle de la collomie sauciale. C'était si tellement canant, que gn'aurait plus eu mèche à personne de se fisquer de travers; tout le monde se serient fait mimi à pleine brassée et se serient coqués comme de jeunes n'époux que relichent leur lune et que n'y trouvent de miel.

J'avais plus que quèques coups de battant pour fenir ma pièce, que voilà qu'on donne un grand coup de grollon sus ma porte à n'en déclaveter le loqueteau. Moi, ça me fait sauter

de ma revasserie en cerceau, et je quinche: — Quoi qu'y gn'a? — Ouvrez! qu'on rebrique. Je croyais que c'était le rétameur et je mets à gueuler: — La Madelon a rien à ré'amer. — Ouvrez au nom de la loi.

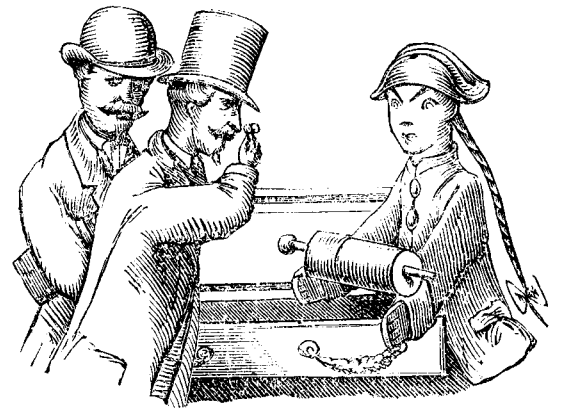
Quand j'entends ça, çame fichela favette dans l'estôme, d'une telle feurce, que je pouvais plus me décoller de dessus ma banquette, et qu'on aurait dit que j'étais allé à la foire... dans ma culotte, tellement j'étais arrapé après. Velà mes gones que se remettent à sigroller pour me foire ouvrir. Je me requinque comme je peux, et je vas tirer le loqueteau, pace que, voyez-vous, faut pas faire la bête, quand on parle de l'oié.

Ah! bonigens, y z'étaient troisse; rien que ça, pis pas beaux, allez. Ben sûr que le loup-garou ou la bête faramine se fichent des museaux comme ça sus la frimousse pour quand y veulent faire leurs farettes. Alorsse, le plus grand que ressemblait comme deux gouttes de Beaujolais à un croque-mort, se met à japiller. — Nous sommes les agents de la Compagnie des allumettes et nous venons perquisitionner chez vous pour voir si vous ne n'êtes pas détenteurs d'allumettes de contrebande. — Mais, que je leur z'y reponds, je sais pas selement qu'c'est. — Pas d'observation, rebrique l'autre, et là-dessus y se retourne vers ses deux pousseculs pour leur z'y faire signe et y se mettent tous troisse à retourner tout mon ménage sans devant dimanche.

Y renversent la pignotte ousque gn'avait encore un peu de buyon gras et un morceau de clinquettes. Y n'esse ben vrai que le buyon gras n'était autant maigre qu'un canut que chôme d'ovrage, et que gn'avait plus que d'osau morceau de bouilli; mais enfin, j'aime pas voir gâter le fricot et je leur piaille après. — Mais, grands gognants que vous n'êtes, arragardez voir vos fumerons, c'en est ben de z'allumettes, et qui sont pas de la Compagnie; vous voyez ben que c'est pas défendu d'en avoir.

Mais mes gones fesaient pas plus attention à moi que si je chantais: ils farfouillaient dans tous les coins. Ils appincent mon buffet, ousque gn'avait pourtant plus rien: je m'en servais

plus du depuis la bataye à coups de voix de ces temps darniers: y n'y avait reçu de z'emplans si sognés qu'y n'était plus bon qu'à jeter aux équevilles. (Gn'a ben le pepa Cassandre que veut l'envoyer à Béfot pour le faire rafistoler, pace que les sellateurs le veulent à toute feurce pour remonter leur ménage et le mettre dans la chambre, mais moi, je veux pas seulement qu'on le mette au cabinet.) Les marmis se mettent à le gasser, et y n'en sort tout plein de cafards et de z'yraignes que n'y avaient tramé leurs toiles. Mais ça les démarcoure pas, y sedépêchent de tout revirer, de tout saccager, et, par-dessus le marché, se mettent-y pas dans l'idée de monter à ma suspente. Les vela qu'empoignent l'échelle et que grimptent dessus. Ils étaient pas plutôt là-haut qu'y se jettent sus mon pucier et le dessempillent tout. Ils faisaient oucher la paillasse et les matelas comme de matefains. — Mais, nom d'un rat, que je quinche, vous voyez ben que gn'a que de bardanes; laissez-les donc tranquilles, ces bêtes. C'est pas sur vous qu'elles se revengeront, si vous leur z'empêchez leur digestion. Vrai, si vous leur serviez de pain et de fricot comme moi, vous auriez plus de favette pour votre basanne. — Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte, que me dit un de ces marque-mal que fisquait ma boîte à... musique. — Touchez pas, c'est chargé. — Comment! c'est chargé? vous possédez donc des armes à feu? — Non, M'sieur, c'est le pistolet de la Madelon; c'est avec ça



qu'elle se brûle le... enfin la cervelle, quoi! Là-dessus, je lève le couverque et je lui fais vitrer l'instrument gielatoire. L'autre me faisait de z'œils à n'en faire trembler la valaille, tellement y se trouvait couâne; y gongonnait dans

sa mustache ; tout d'un coup y se retourne et empogne sous le pucier ma tasse à ca-café. — Ah ! je vous y prends en contravention, cette fois ! Qu'est-ce qu'il y a au fond de ce récipient ? — Eh ben ! M'sieur, gn'a un chassis, et pis après ? — Après ? Mais cet œil que j'aperçois, entouré de ces mots impudiques : *Ah ! je te vois*, constitue une contravention flagrante à l'arrêté de M. Ducros qui interdisait formellement l'usage de ces dessins. — Mais, vous en avez ben un aussi, vous, et M'sieu Ducros vous arrêtaït pas pour ça. — M. le commissaire de police aura mon rapport et, quand nous aurons trouvé des allumettes, vous aurez votre affaire.

Y me laisse pas seulement le temps de rien rebriquer et continue à tout mettre en bouvari.

Ah ! les gones, qué révari ! Ça me mettait si tellement colère, que j'en voyais trente-six chandelles.

A la fin des fins, ces matrus pousse-culs de rave cuite ont feni par rien trouver. Alorse le plus faraud que me dit comme ça : Au revoir, Monsieur.

Moi, j'étais si content d'être bien aise de les voir s'escanner, que je leur z'y dis. — Attendez voire que j'allume mon chelu pour vous faire clair dans l'escayer qu'il y fait noir comme dans un four. Je tire alorse une allumette chiméri-



que de ma profonde et je la frotte sus ma veste. L'allumette avait pas plus tôt pris que velà mes oiseaux que m'arquepinsent en criant : — Brigand, scélérat, vous avez des allumettes qui prennent, nous vous dressons procès-verbal. —

Mais, M'sieu... — Où avez-vous acheté ces allumettes coupables. — Je m'en rappelle plus !... Ah ! si, tenez, c'est à un petit gone qui en vendait à la vogue de l'île-Barbe. — On ne doit acheter que des allumettes de la Compagnie. — N'en velà z'une forte ! Et à quoi t'est-ce qu'on les connaît, ces allumettes ? — A ce qu'elles ne prennent jamais... C'est une garantie contre l'incendie. — Alorse, faut donc les essayer d'avance. — Pas tant d'explications, nous vous dressons procès-verbal. Vous êtes flambé, l'ami. — Alorse, c'est pas comme vos allumettes, elles flambent jamais ! — Vous êtes un insolent ; votre compte est bon... Acheter des allumettes prohibées, c'est voler l'Etat. — Moi, Guignol, un voleur ! Redis-le voir, grand pillandre.

Je ne fais ni une ni deusse ; je fiche une pous-sée à un que va piquer une tête sus les marches de l'escayer et tombe à plat ventre sus le dos ; j'empogne la balyette à pot de confiture que se



trouvait tout près et je renforce si tellement les deux autres qu'y n'en font quinet et qu'y se mettent à gueuler comme des veaux de sept ans ou ben de caïons qu'on écorche. Pendant que mes gones fesaient peter leurs agottiaux sus la rampe, moi je ballicade ma porte et je mets darnier avec mon rouleau de devant que j'avais décroché... Mais pas de danger qu'y remon-tent : y z'en avaient leur compte, et pouvaient ben aller prendre le bouillon d'onze heures.

Mais c'est pas le tout ; c'est le lendemain que

ça n'a fait vilain. Ah ! j'étais pas à la noce, allez. On m'a t'appelé devant un m'sieur qu'avait un bonnet carré et une grande pillandre avé ce qu'on appelle de vermine tout autour. Ce parti-cuyer m'en a dit pis que pendre, et j'ai pas pu seulement repondre pipette. Et pis ça c'est rien encore, mais y paraît que ça coûte cher de s'en-tendre dire tout plein de vérités devant un tas de monde que se fichent de votre figure : ah ! nom d'un chien, neuf cent vuittante battants, noinante centimes. Rien que ça : c'est pas bon marché de taper sus la peau d'âne à coup de picarlats. Maginez voire, les gones, comment un matru canezard jornalistique comme moi, pourra dénicher tant de piastres !

C'est z'égal, z'enfants, une autre fois, j'ache-terai plus de z'allumettes que prennent pas et que font prendre le monde.

GUIGNOL.



PANTINS ET FICELLES

Avez-vous remarqué une chose ? C'est que, depuis quelques années, on a inauguré à Lyon — et peut-être dans le reste de la France — toute une série de nou-veaux parfums, aux noms étranges, à l'odeur singu-lière.

L'eau de Cologne, la vieille eau de Cologne a dispara presque entièrement.

Ce phénomène assez singulier vient de trouver son explication.

Si l'on n'emploie plus d'eau de Cologne, c'est qu'il n'y en a plus, et s'il n'y en a plus, c'est que l'empire en a épuisé les dernières sources.

ZUT... AU MINISTRE

OU

Une Histoire de Sous-Préfet

ACTUALITÉ

La scène se passe dans le cabinet du sous-préfet de Brindas (Rhône-Inférieur).

M. le sous-préfet vicomte Gontran de Casteldémoli se promène de long en large et paraît fort agité. Sur son bureau, au milieu d'une foule de lettres inachevées, est un papier jaune, de forme rectangulaire, sur lequel se portent à chaque instant les regards du haut fonctionnaire.

SCÈNE PREMIÈRE

M. le Sous-Préfet (saisissant avec rage le papier jaune). — Hélas ! pas la moindre illusion à se faire... O fatale dépêche !... (lisant) : « 1784... 5695... 3712... 7319... » C'est bien cela : « *Sous-Préfet de Craponne arrive demain à Brindas. Partez pour sous-préfecture de Vénissieux (Saône-et-Garonne).* » Le chiffre est là... il n'y a pas à dire mon bel ami. Déplacé... ils m'ont déplacé ! Et voilà comment on récompense

les services que j'ai rendus à tous les gouvernements et ministères qui ont bien voulu les accepter. C'est ainsi que l'on brise l'avenir d'un fonctionnaire qui a eu la complaisance de se mettre le doigt dans l'œil jusqu'au coude, aux dernières élections, en soutenant M. Cabuchard, candidat aussi malheureux que ministériel... Enfin, il faut obéir, il faut partir. Demain, je quitterai Brindas, et l'autre, l'autre sera ici, dans ce cabinet, mon cabinet ; il occupera ce fauteuil, mon fauteuil... O rage !... Avec ça que Vénissieux est un trou... Quitter Brindas, quand j'allais peut-être épouser M^{lle} Cabuchard... un million de dot... moi qui suis sans fortune ! Comment le papa Cabuchard prendra-t-il la chose ? Il est capable de tout rompre. Hélas !

SCÈNE DEUXIÈME

Baptiste (annonçant). — Monsieur Cabuchard !

M. Cabuchard (à M. le sous-préfet). — Est-il vrai, vicomte, comme on me l'affirme, que vous soyez déplacé ?

M. le Sous-Préfet. — Hélas... oui. Je suis nommé à Vénissieux.

M. Cabuchard. — Nous avons dans le temps formé des projets d'alliance... Mais sachez que ma fille n'épou-

sera jamais un sous-préfet déplacé. Ma fille et mon gendre ne doivent être déplacés nulle part.

M. le Sous-Préfet. — Cependant, monsieur, mon amour... ma future position...

M. Cabuchard. — Ah ! si vous étiez révoqué ?... je ne dis pas... je verrais...

M. le Sous-Préfet. — Révoqué !... Que dites-vous ?

M. Cabuchard. — Je dis bien... Révoqué et non déplacé ; révoqué et non démissionnaire. Les révoqués sont actuellement fort à la mode... Voyez M. de Chazelles ; voyez M. de Saint-Pois, la fleur des pois et des sous-préfets...

M. le Sous-Préfet. — Alors, vous voulez que je sois révoqué... Et, à ce prix, vous m'accorderez...

M. Cabuchard. — Soyez révoqué ; c'est mon dernier mot. (Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME

M. le Sous-Préfet (seul). — Que faire ?... je vais écrire au ministre, comme Chazelles, comme Saint-Pois... (Il se dispose à écrire. Après un moment de réflexion) : Je ne sais que dire... les idées ne me viennent pas. J'essaierai plus tard... En attendant, occupons-nous de signifier son congé à cet animal de Baptiste qui, depuis quelque temps, fait affreusement son service. (Il sonne.)

VUILLERME

C'en est fait des joyeux lazzi...
La mort — qui fauche, indifférente,
De tous côtés — aux pupazzi
A fait une douleur navrante.

Avec des sanglots dans la voix.
Guignol raconte aux siens sa peine,
Et l'on voit sa tête de bois
Pleurer comme une face humaine.
Le chagrin voile la beauté
De *Madelon*, douce colombe;
Et *Gnafron*, perdant sa gaité,
Triste et rêveur, songe à la tombe.

— Mais, pour connaître la douleur,
Comme nous, ô chères poupées,
Avez-vous comme nous un cœur
Où vous puissiez être frappées?
Pleurer, souffrir, c'est notre sort,
Et non le vôtre, mes pauvrettes...
— Las! notre ami VUILLERME est mort...
Mortes sont les marionnettes.

Cruelle Mort, par toi rien n'est donc respecté...
Qu'épargneras-tu sur la terre,
Si le Rire sacré, si la sainte Gaité
N'ont pu désarmer ta colère?
Mais sais-tu seulement ce que tu nous as pris?
Sais-tu la valeur de ta proie?...
C'était l'Esprit gaulois, et ce trésor sans prix
Que rien ne remplace... la Joie!
Guignol avait gardé ce rire des aïeux,
Ce large et franc éclat de rire
« Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux; »
Il avait gardé la satire!
Rabelais et Molière étaient ses grands-parents,
Et sa critique salutaire,
Flétrissant les abus et les vices des grands,
C'était le bon sens populaire.
Il vengeait la morale, et son hardi patois
Aux méchants était rude et ferme...
Mais aujourd'hui Guignol est sans force et sans voix...
O Mort! tu nous as pris Vuillerme!

Et toi, notre ami regretté,
Qui dans la tombe as emporté
Avec ton esprit notre joie,
Adieu... La Cité de la Soie
Pleure, hélas! de ne plus te voir.
Ton œuvre modeste eut en somme
Sa grandeur... Tu fus honnête homme...
Dors en paix... tu fis ton devoir!

CADET.

Il y a de quoi lancer le bourgeois le plus paisible à corps perdu dans l'opposition.

La commission municipale qui a offert à leurs majestés ces soixante-dix hectolitres d'eau de Cologne a d'ailleurs bien fait les choses.

Sur le même compte figure une somme de 35,000 fr. pour logement des équipages impériaux. Il est certain que cet article a été grossi par le remisage des soixante-dix fûts d'eau de Cologne sus-mentionnés.

On peut donc en conclure aisément que désormais la chute de l'empire n'a plus le droit d'étonner personne; il est évident qu'un gouvernement qui consomme pour six francs d'eau de Cologne par minute (deux litres), en doit arriver à des frais proportionnels écrasants pour la liste civile la mieux établie.

C'est l'eau de Cologne qui a tué l'empire; c'est le besoin d'eau de Cologne qui l'a lancé dans les aventures ou il a trouvé sa fin.

Il est mort au champ d'honneur, victime de sa passion pour la parfumerie.

PORC-ÉPIC.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Les maires de l'ordre moral pourront maintenant employer leurs loisirs à aller convertir les Peaux-Rouges au catholicisme, puisque la plupart d'entre eux sont des missionnaires.

×

Lasagesse disparaît de la terre, et excepté les cuisinières, personne ne s'occupe plus d'essai sage de la graisse.

×

Plutôt que de quitter leur écharpe, les maires imposés aimeraient mieux se faire écharper.

×

C'est assez étonnant que le pape ne puisse pas sentir le roi d'Italie: Victor-Emmanuel est pourtant à Rome.

×

Pour M. Senterre, le cahier des charges n'a jamais été qu'un cahier de charges.

×

Depuis la désorganisation de notre école des Beaux-Arts par l'ex-préfet Ducros, les arts sont sous la remise.

×

Le ton le plus docile de la gamme pour les chanteurs, c'est le ré parce qu'il est sous mi.

PAREMENTS BLEUS.

Un journal, en effet, vient d'exhumer le compte des dépenses payées par la ville de Lyon lors du séjour que fit parmi nous, en 1860, la famille impériale.

En cinq jours, l'empereur, l'impératrice et leur suite ont coûté à la municipalité lyonnaise 21,000 francs d'eau de Cologne.

La première réflexion qui vient à l'esprit, en présence d'une pareille note de parfumerie, c'est qu'il fallait que ces gens fussent terriblement malpropres pour faire une telle consommation du produit de Jean-Marie Farina.

La seconde réflexion pousse immédiatement à la statistique.

Si, en cinq jours, la famille impériale et sa suite a consommé à Lyon pour 21,000 francs d'eau de Cologne, ce n'est pas trop d'admettre que le personnel resté aux Tuileries a dû, pendant le même temps, en consommer une quantité au moins égale. En tout pour 42,000 francs en cinq jours, soit pour 252,000 francs par mois.

Cela nous fait pour un an trois millions vingt-quatre mille francs d'eau de Cologne, c'est-à-dire, pour les vingt années qu'a duré l'empire, soixante millions quatre cent quatre-vingts mille francs.

60,480,000 fr. d'eau de Cologne!!! Mettons soixante millions.

Soixante millions d'eau de Cologne; si l'on considère que ce liquide odorant coûte trois francs le litre chez tous les fabricants, cela représente vingt millions de litres ou deux cent mille hectolitres.

Il est incompréhensible qu'un gouvernement qui consommait dix mille hectolitres d'eau de Cologne par année n'ait pas été en meilleure odeur auprès du pays. Ce fait ne peut s'expliquer que par la fureur des populations, mises dans l'impossibilité de se procurer un flacon du parfum impérial.

Et si, dans la suite, nos augustes visiteurs ont reçu à Lyon un accueil un peu froid, il est évident que la hausse que les eaux de Cologne avaient ressentie, à leur précédent voyage, y était pour quelque chose.

C'est que 21,000 francs d'eau de Cologne c'est le prix de soixante-dix hectolitres.

Quatorze hectolitres par jour enlevés sur la place de Lyon, cinq jours durant. Une vraie calamité, quoi!

Figurez-vous la fureur d'un homme qui va chez son parfumeur acheter un flacon de quarante sous et s'entend répondre:

— De l'eau de Cologne! Il m'en restait quatorze hectolitres: je les ai livrés à l'empereur ce matin.

SCÈNE QUATRIÈME

Baptiste. — Monsieur a sonné?

M. le Sous-Préfet. — Oui, Baptiste. C'est pour vous dire que je suis très-mécontent de vous et que j'entends désormais me priver de vos services.

Baptiste. — C'est pas malheureux... il y a déjà pas mal de temps que j'ai envie de lâcher votre cambuse.

M. le Sous-Préfet. — Cambuse... Comment dites-vous cela?... Ah? quelle idée! (Saisi d'une inspiration soudaine, il prend des notes pendant que parle Baptiste). Cambuse... parfait!

Baptiste. — Ah! si je n'avais voulu rester à Brindas dans l'espoir d'épouser la fille de l'épicier de la Grand' rue, il y a belle heure que je vous aurais balancé.

M. le Sous-Préfet (écrivain) — Balancé... excellent!

Baptiste. — Les maîtres comme vous, n'en faut pas. Zut!

M. le Sous-Préfet (écrivain toujours). — O Zut! quelle trouvaille!... (à Baptiste): Cela suffit. Attendez un instant... (Il prend un feuille de papier et écrit.)

« A Monsieur Ricard, ministre de l'intérieur, Versailles.

« Vous n'aurez pas le malin plaisir de me déplacer. « Il y a déjà pas mal de temps que j'ai envie de lâcher « votre cambuse. Sachez que j'abhorre la République; « si j'ai consenti jusqu'ici à picorer à son râtelier, c'est à « cause du million de M^{lle} Cabuchard, que je compte « épouser. Le Maréchal avant tout! Mais, aujourd'hui, le « Maréchal est débordé et glisse sur une pente où M. de « Saint-Genest, du *Figaro*, aura grand'peine à le retenir. « Si je vais à Vénissieux, mon mariage est manqué; donc, « je n'hésite pas à vous balancer, vous et votre sous-pré- « fecture. Des ministres comme vous, n'en faut plus. « Zut! »

(Signé) « Vicomte Gontran de Casteldémoli. »

M. le Sous-Préfet (après avoir relu sa lettre, à Baptiste). — Portez-moi cette lettre au télégraphe. C'est le dernier service que j'attends de vous. (Baptiste sort)

SCÈNE CINQUIÈME

M. le Sous-Préfet recommence ses promenades de long en large dans son cabinet. Il se livre à un monologue (*à gogo*) dans lequel reviennent souvent les mots:

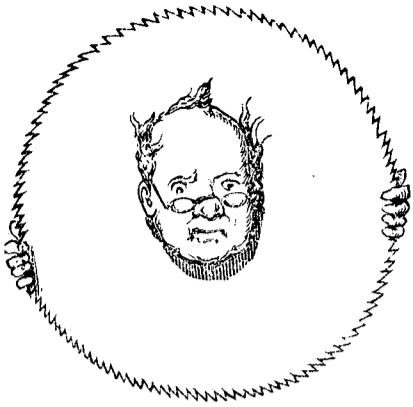
Révoqué... Chazelles... Saint-Pois... Zut! — Deux heures se passent ainsi.

SCÈNE SIXIÈME ET DERNIÈRE

Un garçon de bureau. — Un télégramme à M. le Sous-Préfet!

M. le Sous-Préfet (après avoir, d'un mouvement rapide, déchiré l'enveloppe de la dépêche). — « 500005 » « Révoqué »... RÉVOQUÉ! Enfin!! Enfoncés Chazelles et Saint-Pois! Ces messieurs sont les lions du jour... et cependant ils n'ont pas été de ma force... Ils n'ont pas dit: Zut au ministre! eux!... Ce zut m'immortalisera; ce zut me conduira loin!... Et, pour commencer, je vais courir chez Monsieur Cabuchard, pour lui apprendre la bonne nouvelle... Et ce pauvre Baptiste que j'oubliais... Ingrat!... Je vais lui faire mes excuses, et, s'il y consent, je le reprendrai à mon service en triplant ses gages... Sans lui, je n'aurais jamais trouvé ce magnifique zut! qui va faire ma fortune!

PIQUE-EMPEIGNE.



GANDCISES DE LA SEMAINE

A quoi tiennent les choses ? Si toute la presse conservatrice n'avait pas crié pendant quinze jours : « M. Ricard est malade », « M. Ricard est très-malade », « M. Ricard est mourant », jamais M. Ricard n'aurait eu l'idée de lancer sa circulaire relative à la réorganisation des municipalités.

Donc, notons une mesure libérale à l'actif de M. Ricard... pour cause de maladie.

Nos députés qui rentrent à Versailles se préparent à compléter l'œuvre du ministre de l'intérieur en refaisant une loi des maires un peu plus sérieuse, si c'est possible.

Avec un peu de travail approfondi dans les bureaux et moins de discours en séance, on y arrivera. Il paraît que, dans tous les trains parlementaires, on entend déjà chanter, sur l'air de la *Muette* :

Conduit ta blague avec prudence,
Ou ne parle pas ;
Tâche de voter en silence
Et ne parle pas ;
La loi des mair's ne t'échappera pas.

On ne peut pas s'imaginer l'enthousiasme que provoque la souscription ouverte à Lyon par plusieurs journaux pour l'envoi de délégations ouvrières à Philadelphie.

On a déjà recueilli près de huit cents francs, et en moins d'un mois. Jamais on n'avait vu prodigalité pareille ; les patrons font queue à la porte des journaux pour porter leur obole, et il n'est pas de millionnaire qui ne se mette en frais de cinquante centimes.

Du train dont ça marche, avant dix ans, on aura réuni une somme presque suffisante pour envoyer deux délégués à Philadelphie.

Et il y a encore des grincheux qui ne peuvent pas entendre parler, sans rire, de l'alliance de la bourgeoisie et de la démocratie !!!

Depuis quelques jours, on a repris au Grand-Théâtre le vieux drame de *Marceau ou les enfants de la République*, et à chaque représentation les gros bonnets qui président à l'administration de la ville de Lyon sauvent régulièrement la société.

Comment ? C'est bien simple. En refusant purement et simplement de laisser entonner le *Chant du Départ*, qui a été encadré dans cette pièce.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

Car, il n'y a pas à en douter, si le *Chant du Départ* résonnait sous la coupole du Grand-Théâtre deux ou trois fois par semaine, deux ou trois fois par semaine aussi la société serait perdue. Et c'est ce qu'il ne faut pas.

Il est vrai qu'en même temps qu'on interdisait le *Chant du Départ*, en compensation... on interdisait également la représentation du *Juif-Errant*, un drame essentiellement révolutionnaire. Les philosophes affirment même que jamais la terreur de 93 n'aurait eu lieu si Eugène Sue n'avait pas dû écrire le *Juif-Errant*.

La préfecture du Rhône a donc encore resauvé la société, comme le premier Buffet venu.

Si on ne le voyait de ses propres yeux, on ne pourrait jamais croire à quoi tient le salut de la société et combien peu il faut pour l'arracher au danger perpétuel dont la menacent de sombres passions dont tout le monde — hors nos gouvernants — ignore l'existence.

Bientôt, on sauvera la société à meilleur marché encore, et le premier bourgeois venu pourra en rentrant le soir se coucher, faire son examen de conscience, et se dire : — « Voyons, qu'ai-je fait aujourd'hui pour mon pays?... Rien... Ah ! si... je n'ai pas chanté le *Chant du Départ* et je n'ai pas vu le *Juif-Errant*. Donc j'ai sauvé deux fois la société. »

Et pendant que l'administration préfectorale nous sauve ainsi de l'anarchie menaçante, les électeurs qui tiennent absolument à mettre la ville à feu et à sang envoient au conseil municipal M. Dubost, ancien bâtonnier des avocats, bien connu pour ses tendances subversives.

Voilà ! Ereintez-vous donc à faire du bien aux ingrats. Les électeurs ne veulent absolument pas être sauvés.

Cette semaine, a été inaugurée avec pompe, à l'École vétérinaire, la statue de Bourgelat.

Bourgelat était vraiment un grand homme. C'est lui qui a inventé les vétérinaires, et c'est à lui que nous devons de voir la moitié des guérisseurs tourner leur savoir contre les animaux au lieu de s'en servir contre l'homme.

Il est assez difficile de savoir si Bourgelat a rendu service aux animaux en leur fournissant des médecins : mais il est bien certain que l'humanité ne saurait trop lui savoir gré de cette attention pour elle. Aussi est-il un des rares médecins à qui l'on ait élevé une statue.

Les Français sont bien bêtes, et il ne faut plus s'étonner si Bourgelat a jugé qu'un pays comme le nôtre avait plus besoin de vétérinaires que de médecins.

L'autre jour, le public lyonnais, suivant en cela de nombreux exemples d'ailleurs, s'est passé la fantaisie de siffler, au concert donné par M. Aimé Gros, l'*ouverture de Rienzi*, de l'allemand Richard Wagner.

Jusqu'à présent, le plus clair de la célébrité de Richard Wagner en France, est dû aux protestations ridicules qui accueillent partout sa musique en notre pays.

Si Richard Wagner n'avait jamais été sifflé, personne ne songerait à lui. On n'interprète même ses œuvres que parce qu'on est sûr qu'elles provoqueront du tumulte, et que bon nombre de curieux seront attirés à l'audition, non par la musique de Wagner, mais par le tapage probable qu'elle doit provoquer.

Tout cela est parfaitement absurde. Ou Wagner a du talent ou il n'en a pas. S'il n'en a pas, qu'il n'en soit plus question ; s'il en a, pourquoi ne prendrions-nous pas plaisir à sa musique comme nous prenons plaisir à nous trouver en face d'un jambon de Mayence, malgré son origine allemande.

— Quoi ! tu lis ce journal infâme,
De démagogie empesté ?
Dit Séraphin, une bonne âme.
— Mon cher, un peu de charité.
A chacun, suivant sa nature,
Le ciel fournit une lecture ;
Il en faut pour tous les publics.
Et l'on choisit — c'est fort logique —
L'un, la feuille démagogique,
Et toi, celle des *magots chics*.

CADET.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

Les actionnaires de la *Ficelle* demandent à ce que l'on change le nom de la place de la *Miséri-Corde*, cette dénomination, donnée à une place située près de leur exploitation, pouvant être considérée comme une sanglante injure à leur adresse.

M. Perret assiste à une séance du sénat. Cet événement extraordinaire produit une telle impression sur son collè-

gue Mangini, que, dans son trouble, il émet son premier vote.

Une hausse sensible se produit sur les galons. Il résulte de l'enquête, faite à cette occasion, que les officiers de l'armée territoriale en ont acheté chacun de quoi s'envelopper tout entier, eux, leurs femmes et leurs enfants.

Les marchands de vin adressent une pétition à la lune rousse, l'implorant de leur offrir un prétexte quelconque à augmenter les prix de leurs produits de teinturerie.

Il est sérieusement question de remplacer le bassin de la place de Lyon par une statue, grandeur naturelle, de l'hydre de l'anarchie, dans l'exercice de ses fonctions.

GNAFRON.



ÉQUEVILLES

— Enfin, nos assemblées ouvrent leur deuxième session.

— Encore cinq après celle-là, comme en Amérique, et j'espère bien que la lutte entre les partis sera terminée.

— Comment ? Comme en Amérique ?

— Eh bien ! oui. Vous savez bien que les Etats-Unis n'ont eu la paix qu'après une guerre de *sept sessions*.

A la sortie du cirque ;

— Vous savez que l'écuyer Loyal n'est pas mort ; c'était une fausse nouvelle.

— C'est dommage.

— Et pourquoi, dommage ?

— Parce que s'il y en avait eu un de moins, on n'aurait plus entendu parler *des sept Loyal* de la République.

— X... pend demain la crémaillère dans son nouveau logement. En es-tu ?

— Moi, non. Je ne suis pas invité.

— Mais, c'est un oubli ; il faut venir. Comment, voilà un ami qui pend sa crémaillère...

— Je ne sais pas s'il pend sa crémaillère, mais ce que je sais bien, c'est qu'il prend de *s... manières*.

Un naïf habitant d'une petite ville des environs de Lyon se présente dimanche dernier au stand du Grand-Camp.

— Monsieur, dit-il au contrôle, voudriez-vous me donner une douzaine d'huitres ?

— Mais, monsieur, nous n'en vendons pas.

— Comment ! Ce n'est donc pas ici la fabrique des huitres de *Stand* ?

DU CROCHET.

Le Gérant, THEULÉ.